

## LES "NIRAT" OU POEMES D'ADIEU DANS LA LITTERATURE SIAMOISE

By

P. Schweisgruth

Le mot "nirat" est d'origine sanscrite, il implique l'idée de séparation. Au Siam ce mot sert à désigner une pièce de vers, destinée à chanter la douleur d'un départ ou d'une absence. En général ce sont des poèmes d'amour, l'auteur chante avant tout les charmes de la belle qu'il vient de quitter, puis au fur et à mesure qu'il progresse sur son chemin, il note les péripéties de son voyage. Il les rapporte chaque fois qu'il peut à des souvenirs qui lui sont chers. Il énumérera ainsi les noms de lieux sur son trajet et il aura sur chacun d'eux une pensée affectueuse à l'adresse de sa bien aimée. Il notera de même les moindres faits observés sur le parcours, tels les feuilles qui tombent, la marée descendante, les oiseaux qui s'envolent, tout ce qui marque la rupture du temps présent: une flamme qui s'éteint, une petite mort de quelque chose, tout ce qui évoque en lui le souvenir d'une séparation encore toute fraîche.

Les premiers "nirat" dont les manuscrits soient parvenus jusqu'à nous datent du XVII<sup>e</sup> siècle; il en existe deux ou trois de cette époque; on en a trouvé une demi-douzaine datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais par contre au XI<sup>e</sup> siècle on se trouve en présence d'une véritable floraison de ces poèmes d'adieu, tous les poètes en ont écrit au moins un, et même on ne connaît certains auteurs que par le ou les "nirat" qu'ils ont écrit. Il s'agit donc alors d'un genre bien défini, consacré par les usages.

Les séparations qui sont à l'origine de ces poèmes d'adieu sont occasionnées soit par l'exécution d'une mission militaire, soit par l'accomplissement d'un pèlerinage religieux ou l'entrée dans les ordres. A l'occasion de cette séparation le poète adressera à celle

qu'il a laissée derrière lui, amie ou épouse, des pensées affectueuses, un hommage poli, une marque de son attachement; c'est aussi une façon de se donner plus de mérite, d'accroître la valeur, le rendement en quelque sorte de son pèlerinage.

A l'époque moderne la valeur purement poétique de ces poèmes a tendance à baisser, l'objet devient plus terre à terre, ce sont de simples relations de voyage, parfois même en prose.

Le "nirat Haripunchay" est le premier spécimen de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous, il est du XVII<sup>e</sup> siècle, son auteur, comme il est de règle dans l'histoire littéraire ancienne du Siam, est inconnu. Le trajet décrit par le poète va de Chiengmay, l'ancienne capitale des princes Laos du Nord du Siam, à Haripunchay, où un pèlerinage avait lieu autrefois à la quatrième lune de l'année soit au printemps. Dans cette très ancienne ville de Haripunchay se trouvait en effet une relique célèbre.

La langue dans laquelle est écrit ce poème est fort difficile à traduire aussi n'est-il possible de n'en citer que quelques passages et encore de n'en traduire que le sens principal. Le poète commence par rendre un hommage au Boudha: "Joignons nos mains sur notre front en hommage au Boudha qui est notre bienfaiteur" . . . . Puis il donne les circonstances de la séparation: ". . . Ce poème je l'ai écrit alors que j'allais vénérer la relique du Boudha à Haripunchay, il fut écrit aussi pour chanter ma séparation d'avec celle que j'aime . . . ." Puis il passe à ses impressions de voyage; ce voyage, dans ce cas, se fait pendant la nuit, le poète est assis à l'intérieur d'une charrette tirée par des boeufs sur les routes ou chemins assez primitifs d'alors: ". . . Voici la nuit venue de toutes parts, la charrette avance dans l'obscurité comme si c'était en cachette, tandis que des oiseaux autour de nous dans la forêt émettent des cris implorants d'amour . . . Oh! pitié! pitié! Oh! douleur insupportable tandis que je pense à ma fiancée . . . J'entends les cris des perruches qui ont l'air de bavarder ensemble, je vois des oiseaux de toutes sortes s'assembler en admirant sans doute leurs épouses avec joie. . . Ohé!

Ohé! . . . tandis que moi je suis tout seul, séparé d'elle, amant désolé . . . des tourterelles des hérons nocturnes volent au-dessus de nous en lançant leur cri plaintif. . . Ohé! Ohé! . . . qu'ils aillent vite, comme inspirés, dire à ma chérie combien elle me manque. La brise fraîchit, je voudrais que ma fiancée soit auprès de moi. . . c'est en effet l'heure maintenant où j'allais embrasser à la taille le corps souple et doux de celle dont la chair est si tendre, et que j'aime tant. . . ; mais la brise souffle fraîche aussi dans mon coeur, Ohé! . . . et voilà son image chérie qui s'évanouit . . . etc."

L'auteur évoque ensuite les séparations douloureuses des légendes connues de cette époque-la, comme celle de Pra Suthon et de Rama, et il forme le voeu de pouvoir tout comme ces héros retrouver sa belle.

Il y a lieu de noter un caractère particulier à ce genre poétique: l'auteur y parle de lui-même. Le fait est très exceptionnel dans la littérature siamoise tous les autres genres poétiques étant essentiellement impersonnels.

Dans un de ces poèmes écrit au XVII<sup>e</sup> siècle, dont l'auteur est un poète nommé Sri Prat, le trajet accompli va d'Ayuthia, la capitale du Siam, jusqu'à la mer. C'est un voyage forcé d'ailleurs, le poète, trop indépendant de caractère, avait en effet été exilé par le roi et il quittait sa ville et sa femme sans savoir s'il les reverrait jamais; en fait il ne devait jamais les revoir car il ne revint pas à Ayuthia, il fut exécuté pendant son exil. Il commence par faire une description dithyrambique de la ville telle qu'elle paraît au fil de l'eau, avec ses hautes murailles et ses innombrables temples et reliquaires, avec ses belles toitures aux tuiles brillantes et dorées: "Ayuthia dont la renommée est célèbre au ciel comme sur la terre, où les temples resplendissants sont tout tapissés d'or et d'étoffes précieuses . . . Ayuthia pareille à un monde étincelant d'étoiles, semblable au monde des dieux, aux anciens et brillants reliquaires, clairs sous la lune. . ."

Puis il nomme des villages sur le trajet, consacrant à chacun une strophe dans laquelle il s'efforce de rapprocher le nom du village

du souvenir de sa femme; par exemple pour le lieu nommé Bang Thornao dans lequel le mot "nao" signifie froid, voici ce qu'il écrit : "... Quand il faisait froid j'avais coutume de m'étendre auprès de sa chair délicate; hélas! je frissonne maintenant, las et triste, tandis que la brise me transperce et méloigne de Thornao . . ." et ailleurs: "... On s'approche de Bang Krut (krut est le nom d'un arbre), le parfum diffusé dans l'air par les fruits de cet arbre me rappelle qu'elle se servait de ces fruits pour laver ses cheveux. Le parfum de sa chevelure, aucun autre ne lui est comparable même pas celui des apsaras divines . . ."

Enfin il termine sur une pensée affectueuse : "... Cette lettre, petite, sous l'oreiller garde-la tout près de toi, ne pas chérie, ne pas la lire pour t'amuser, au moment de t'étendre, Oh! Belle . . . qu'elle soit près de toi comme une amie, pendant la nuit sans faute, chaque fois que tu reposes . . ."

Il existe aussi un poème d'adieu écrit par un poète nommé Thammathibet qui vivait dans la première moitié du XVIIIe siècle, dans lequel l'auteur fait un éloge détaillé de celle qu'il a quittée pour aller faire un pèlerinage religieux à Prabat un sanctuaire à l'Est de Lopburi. Il consacre à chaque partie du corps de sa bienaimée une strophe émue, après quoi il énumère toutes les heures de la journée en évoquant les occupations de celle qu'il aime et la forme de ses pensées, puis les jours de la semaine, puis les mois de l'année et leurs travaux; puis les saisons et le cycle des années aux noms d'animaux, et enfin il revient au pèlerinage lui-même en terminant sur une énumération de fleurs et de plantes diverses: aromatiques, médicinales, etc. . . Ses vers sont d'un intérêt très documentaire, tout en étant fort harmonieux.

Voici encore un poème d'adieu écrit par le poète Narint qui vivait au début du XIXe siècle. Le trajet suivi est ici encore sur l'eau; le poète descend le Ménam depuis Bangkok jusqu'à son embouchure, et de là il suit la côte occidentale du golfe de Thailand vers le Sud en passant par Pechaburi. "... Voici la lune qui s'éteint et les astres qui s'évanouissent, leur clarté s'atténue comme la flamme

d'une lampe qui va s'éteindre. Comme la flamme qui disparaît j'ai moi-même quitté cette nuit en cachette ma jeune amie chérie, Ohé ! . . . Dormait-elle ou était-elle éveillée ? Triste ou soupirante ? dans notre chambre la dernière fois. . . Voici le crépuscule du matin : est-ce le jour ou est-ce la nuit, mon esprit est encore tout engourdi, plein de confusion. . ." Le poète arrive à l'embouchure du Ménam ". . . Nous quittons la rivière et maintenant nous sommes entourés de toutes parts d'eau éblouissante, les vagues déferlent et se déroulent, oh ! bruit vivant de la mer, et se réduisent en écume résonnante ; de même dans mon coeur la douleur croît et s'enfle à l'unisson. . ."

Puis après avoir fait escale à Pechaburi, la barque passe devant un village de pêcheurs dont le nom peut vouloir dire Obscurité, ". . . On arrive à Oha-Am, serait-ce là un obscurcissement du ciel. Ohé ! . . . ma pensée s'obnubile comme le ciel qu'un nuage vient de couvrir, et voici justement le soleil qui fuit, tandis que des gouttes de pluie viennent humecter l'air ; le parfum des fleurs vient jusqu'à nous de la côte proche, serait-ce ton parfum à toi, qui serait venu me rejoindre ici en flottant dans les airs. . ." Le poète qui accompagne une troupe de soldats campe auprès d'elle pendant la nuit ! ". . . les gongs des veilles nocturnes se répondent les uns, aux autres maintenant les gardes éveillés autour du camp, ainsi de mon coeur que l'amour tient éveillé et dont les battements font écho à ceux des gongs. . ." Il termine ensuite sur une pensée tendre : . . . "J'avais coutume de dormir auprès de ta douce chair, mes narines humaient ton parfum délicat. Tous les deux nous étions heureux infiniment, nous nous amusions, as-tu oublié ? . . . J'avais coutume d'approcher mes lèvres de tes lèvres et en paroles douces je priais avec amour pour que tu sois heureuse. . ."

Voici maintenant l'oeuvre d'une poétesse nommée Khun Phum qui vivait au milieu du XIXe siècle. Elle écrivit un poème d'adieu un jour qu'elle alla faire un pique-nique avec la reine, dont elle était dame d'honneur, aux environs de Bangkok. ". . . Le mercredi onze, tard dans la matinée nous prenons congé du roi avec regrets, nous allons faire visite à l'oncle de la reine, nous emmènerons

la petite fille du roi avec nous, la princesse Nariret; la princesse Prathum nous accompagnera aussi, elle est jolie et fraîche; la reine par contre est mélancolique (son époux venait de mourir), le coeur oppressé elle ne s'est pas poudré le visage et son teint est très pâle: mais elle est cependant encore belle et gracieuse. . . Nous sortons du Palais toutes ensemble, toutes excitées et gaies, tandis que les femmes du Palais nous entourent en grand nombre. La reine marche en avant et nous suivons toutes en file, la petite princesse, ma douce chérie, suit en trotinant tout près de sa mère. Qu'elle est jolie dans sa robe de soie d'un blanc crème si élégante et qui lui va si bien. . ."

La compagnie s'embarque et traverse le fleuve elle passe devant l'embouchure d'un canal à marée basse. . . "On voit la berge à sec. . . hélas! Oh! eau. . . tu te retires selon ta fantaisie, en laissant la berge toute souillée, tu es libre d'abandonner le canal. . . C'est là une manière de faire commune aux hommes. . . pendant les heures heureuses il y a des gens qui viennent vous voir avec intention de lier amitié, mais dès que les honneurs vous ont fui et que l'on vit modestement, plus personne ne s'adresse à vous, ni même ne vous connaît. . ."

Puis ces dames descendent au palais des princes Laos, dans lequel les rois du Thailand avaient coutume d'offrir l'hospitalité à ceux des princes Laos qui leur étaient fidèles et qui venaient périodiquement à Bangkok pour prendre leurs ordres. Elles font le tour des lieux, qui sont alors déserts, car les princes Laos ne venaient plus à ce moment-là, et seul un vieil oncle du roi y logeait avec sa suite. ". . . Nous allons nous installer dans un petit pavillon forestier, la tante Prathum a la poitrine fleurie de guirlandes, la mère est un peu plus gaie maintenant et elle consent à venir se promener avec nous et à admirer le jardin. Nous regardons les plantes et les arbres qui se trouvent devant le palais, les herbes ont poussé haut, hélas! car le parc est à l'abandon: là où tout était bien en ordre autrefois. . . les frangipaniers, les goyaviers, la vigne, ont poussé entremêlées avec des plantes grimpantes qui les entourent et

les lient. . . tous les bosquets sont maintenant brisés et démolis, à tel point qu'on dirait des nids de corbeau. . . . Lorsque les princes Laos demeuraient ici avec leur suite, il y avait une personne chargée de l'entretien du parc qui interdisait à qui que ce soit de rien briser; mais dès que l'on eut cessé de l'entretenir, le jardin s'est mis à croître en désordre; et de même les murs du palais, ils sont tout lézardés et parfois même en ruines.

"Nous sommes arrivés à un étang où nous nous attardons en groupes joyeux au bord de l'eau, puis nous allons nous asseoir devant le pavillon toutes ensemble, tandis que nous entourent les enfants, et l'on se met à déjeuner. . . . Après midi nous restons à l'ombre tandis que des bouffées d'air chaud nous caressent. . . . Puis vers quatre heures on voit le ciel au-dessus de nous s'orner de belles couleurs mêlées de jaune, de bleu, de gris et de blanc; il nous faut hélas repartir et prendre congé de ceux que nous venons d'aimer pendant un instant. . ."

Et maintenant j'arrive à un poète nommé Sunthon Phu qui fut un des maîtres du genre "nirat"; il en écrivit neuf en des vers harmonieux qui sont plus accessibles au commun des mortels que ne le sont ceux de ses prédécesseurs. A l'époque où il vivait, au XIX<sup>e</sup> siècle, le Thailand était gouverné par un monarque distingué nommé Phuttaleutla, qui était aussi un poète; il avait coutume de réunir auprès de lui dans des comités intimes les meilleurs écrivains de l'époque, avec lesquels il composait des pièces de théâtre. Sunthon Phu était l'un de ses collaborateurs préférés.

L'existence de ce poète fut assez mouvementée: son père avait abandonné sa femme et son fils pour se retirer dans un temple au village de Klèng, près de Chantaburi. Sa mère vint habiter Bangkok où elle se remaria et où le jeune poète put faire des études littéraires assez poussées; il eut une aventure avec une des femmes du palais qui lui valut d'être condamné à la prison. Peu après il s'en fut rendre visite à son père à Klèng, et à cette occasion il écrivit son premier poème d'adieu. Le trajet s'effectue en partie par bateau et en partie à pied; il suit le cours du Ménam, puis la côte orientale

du golfe jusqu'à Rayong, et de là, par canaux et chemins jusqu'à Klèng. "... Oh! Regrets... loin de ma bien-aimée, puisqu'un mirat est une histoire d'amour mise en vers, que ce poème fasse voir mon coeur peiné tandis que je me dirige vers les montagnes boisées à l'orée des forêts, accompagné de deux disciples Noy et Phum mes pauvres amis et aussi de Mr. Sèng, qui doit nous indiquer le chemin dans la brousse, et ainsi irons-nous de compagnie à travers la campagne..."

A l'embouchure du fleuve ils font escale à un village de pêcheurs: "... Nous accostons à l'appontement qui est au centre de la ville; Phum et Noy rient heureux l'un et l'autre, ils se servent du thé en souriant, puis ils font cuire les aliments avec gaieté... A minuit nous montons dans la maison des voyageurs pour dormir; j'entends le clapotement des vagues, tandis que je contemple la mer... aussi loin qu'atteint mon regard je ne vois que le ciel immense et l'écume flottante, brillante et confuse, bondissant et bouillonnant avec des éclats de pierres précieuses..." La barque passe ensuite dans un canal qui conduit à Rayong. "... Dès la fin du chenal nous arrivons à Rayong où il y a de jolies maisons; nous accostons à une ancienne demeure et nous attendons là indécis; puis on vient avec une torche nous inviter aimablement à entrer pour nous étendre et dormir. Mr. Sèng est arrivé chez son frère et en souriant discrètement il admire ses petits neveux qui rampent à quatre pattes nombreux et vifs..."

Puis les pèlerins quittent Rayong à trois seulement, Sèng le guide étant arrivé à destination; ils atteignent bientôt le village de Klèng, où ils s'arrêtent pour manger; le monastère où ils se rendent se trouve en effet en pleine forêt à quelque distance de là. "... Dès l'aurore, notre repas terminé, nous quittons Klèng et nous dirigeons vers la forêt dont les arbres hauts et feuillus nous offrent la fraîcheur de leur ombre. Des écureuils, des lézards, des rats, sur lesquels nous lançons des cailloux filent en sautant; des mangues sauvages par endroits jonchent le sol en grand nombre, dommage qu'on ne puisse en manger! Et voici le pont de Yay Hem, construit



au milieu de la brousse. Nous traversons ensuite une plaine entrecoupée de petits cours d'eau, et nous devons patauger en suivant notre chemin dans la brousse touffue et paisible. Nous nous distrayons tout en marchant en nous racontant une vieille histoire dont les passages les plus amusants nous font pouffer de rire... Enfin nous arrivons à la commune de Bangkram au crépuscule, et je revois alors mon père, je monte à la cellule qui lui sert de logement, et là, j'éclate en sanglots et, avalant mes larmes, je n'entends ni ses souhaits de bienvenue ni tout ce qu'il me dit..."

Lorsque Phu revint à Bangkok, plusieurs mois après, il s'engagea comme page et fut bientôt nommé secrétaire du roi dont il devint vite l'un des confidents les plus proches. Cependant il s'était adonné depuis quelque temps à la boisson et un jour qu'il était ivre, il lui arriva de se disputer avec sa mère et de l'insulter; il fut alors condamné de nouveau à la prison. En sortant de ce second terme il put cependant reprendre ses activités littéraires, et il devint bientôt l'un des cerveaux les plus féconds du comité des poètes du roi. Mais le roi Phuttalentla mourut et le comité fut dissous par son successeur, qui n'était pas un poète. Alors Sunthon Phu eut des moments difficiles, il entra dans les ordres, mais il fut chassé de plusieurs monastères pour son inconduite. En quittant la robe jaune il alla demeurer dans une barque et il se mit à gagner sa vie en écrivant des vers; c'était une profession, à cette époque là au Siam, qui pouvait faire vivre son homme. Il entra enfin au service d'un prince et fut jusqu'à sa mort à l'abri du besoin; il mourut à 70 ans.

Voici le poème qu'il écrivit au moment où il commençait son existence de poète professionnel après avoir quitté le froc. Le trajet qu'il accomplit d'un bout à l'autre en barque va de Bangkok à Ayuthia, où il va faire un pèlerinage au sanctuaire appelé Mont d'Or (Phu khao thong); c'était une figuration du Mèrou, adaptation bouddhique comme tant d'autres au Siam, de la tradition indoue. '... C'est la onzième lune la retraite est terminée, nous avons reçu des présents avec beaucoup de joie. Je salue respectueusement et je prends congé du monastère où je viens d'habiter pendant trois

saisons; j'y fus bien, et à l'abri du danger; maintenant je dois m'éloigner avec regrets à l'heure du soir ... En passant devant le palais royal mon coeur se brise, car je pense au souverain mon bienfaiteur, sa maison flottante est là et devant j'aperçois la barque où nous avons coutume Chamun Way et moi d'aller nous prosterner devant lui, il y composait des vers qu'il m'ordonnait de lui lire ensuite..."

Puis le pèlerin solitaire passe devant une distillerie d'alcool, qui lui rappelle de tristes souvenirs. "... Oh! ... péché infernal pour moi, qui rend ivre et comme fou, quelle honte est la mienne; mais heureusement je me suis amendé, je me suis fait bonze, et maintenant je n'ai plus de raison de détourner le regard; mais si je ne suis plus ivre, je suis encore amoureux au point de ne plus pouvoir penser à autre chose; l'ivresse de l'alcool, à la fin de la matinée c'est fini, cette ivresse du coeur par contre elle vous tient pendant toutes les nuits..."

En remontant le fleuve il passe devant un village peuplé par une colonie annamite, actuellement un faubourg de Bangkok "... On n'y voit que des rangées de cases à perte de vue; on y voit des nasses qui contiennent des crevettes et des poissons à vendre, et devant ces cases de longs filets posés en rang; on y voit des hommes et des femmes qui déambulent et se croisent en se regardant furtivement..." Puis c'est une colonie Mône. A Pakret, village Mône, autrefois les femmes portaient des chignons selon leur coutume propre; mais maintenant les Mômes ont enlevé ces chignons et elles s'épilent autour du toupet comme des poupées et elles se poudrent le visage et se pommadent les cheveux, comme les Thais. Oh! grossière imitation que voilà, quel manque de sincérité. Ainsi en abandonnant leur pays, ces hommes et ces femmes ont abandonné leurs coutumes! N'est-ce pas là comme d'avoir plusieurs coeurs! Mais après tout, que le coeur de quelqu'un soit unique, il ne faut pas y compter...

"Voici Bangphut (phut veut dire parler) ... bien parler est une bonne chose sans doute, car il y a des gens qui aiment le parfum

des mots et qui s'en délectent. Parler mal par contre cela détruit l'amitié; ainsi selon ce qu'on dira on sera aimé ou détesté... Puis le village aux "ngius", on n'y voit que des "ngius" immenses sans personne dans leurs branches, mais avec des épines innombrables par contre, j'en frissonne, ainsi celui qui commet l'adultère doit, en enfer, grimper à cet arbre indéfiniment..." Il fait allusion à l'une des peines de l'enfer bouddhique, les amants adultères doivent grimper aux arbres de cette espèce dont le tronc est couvert d'épines énormes, et en redescendre perpétuellement.

La barque atteint ensuite la plaine d'Ayuthia, inondée à cette époque de l'année. "... Le soleil descend et se cache, le ciel se couvre comme s'il allait pleuvoir; alors nous prenons un raccourci qui nous fait passer au milieu des champs, et les herbes et les roseaux, les broussailles raclent le fond... On aperçoit des jeunes gens et des jeunes filles qui poussent des cris, et aussi des barques pleines de pêcheurs; ils piquent leurs perches avec agilité, souplesse et rapidité, et s'en vont en file tandis que notre barque talonne constamment. Nous poussons sur les perches pour avancer mais nous ne sommes guère habitués à cela, aussi on s'envase parfois et il faut reculer attentifs à planter nos perches et à les retirer, ce qui nous fait basculer..."

"Les bêtes, les oiseaux sont calmes et tranquilles maintenant, c'est la fin de la journée et une fine rosée tombe confusément, doucement poussée par la brise, alors comme nous ne voyons plus le chenal, nous nous arrêtons au milieu de la plaine. Cependant à peine arrêtés les moustiques s'assemblent innombrables pour nous piquer; ils s'amoncellent par paquets sur nos corps, irritants comme du sable lancé avec force; il faut s'asseoir et les écraser sans pouvoir dormir..."

Ils arrivent le lendemain à la vieille ville. "... Nous accostons devant le temple de Pramén; le long de la rive des barques sont alignées, les unes montent, les autres descendent le cours du fleuve, on y chante, on s'y amuse avec bonheur en se renvoyant des

chansons, en se répondent les uns aux autres. .. Ils chantent, et les xylophones les accompagnent en cadence jusque tard dans la nuit. A l'aube nous allons au reliquaire appelé Mont d'Or; il s'élève haut dans les airs comme s'il flottait dans le ciel, tandis que nous descendons le fleuve; il est là au milieu des champs, tout seul; il est construit par degrés superposés et il se termine en pointe; il a trois étages formant terrasses; l'ensemble est élancé et beau. .. Un escalier sur chacune des quatre faces conduit jusqu'au sommet.

“ On s'encourage pour monter gaiement les trois étages; puis au sommet on fait trois tours et on se prosterne; on voit une petite niche tout en haut où l'on allume les bongies que l'on offre. Pendant ce temps là, le vent s'est mis à souffler en tournoyant, comme s'il voulait tourner autour du reliquaire lui aussi... c'est un vent qui fait ses dévotions...”

Ces poèmes d'adieu ont, comme on voit, une valeur documentaire indéniable du fait des observations qu'ils contiennent sur les lieux ou les coutumes du Siam ancien; il en existe en effet sur tous les principaux trajets, la plupart par voie d'eau, qui sillonnent la vallée du Ménam; si l'on y ajoute leur intérêt purement littéraire ou poétique, on verra qu'ils constituent un genre particulièrement intéressant à étudier.

---

*This lecture was delivered at the International Congress of Orientalists at Paris, July 27, 1948.*